LA REVUE THÉATRALE

Mlle LAVALLIERE

Cautin & Berger

La Revue Théâtrale

SOMMAIRE

TEXTE

Bavardages de théâtre	PAUL GAVAULT
Chronique de quinzaine	EDOUARD GAUTHIER
Entr'actes	GEORGE VANOR
Propos de la Cour et du Jardin.	G.-T. NORMA
Le Noël des Comédiennes . . .	THÉOD. MASSIAC
Orphée aux Enfers	G.-C. F.
Figures d'artistes (Mlle Lavallière)	G.-C. FÉLIZET
Musique (Paillasse).	JULES MARTIN
Théâtres accotés	HENRY FRANSOIS
En Passant	JACQUES DUCHANGE
La Mode au Théâtre	Vte DE RÉVILLE
Livres à lire	H. LEFIN

ILLUSTRATIONS

COUVERTURE, portrait de Mlle Lavallière, phot. *Cautin et Berger*.

Dans les articles, portraits de Mlles Pascal et Pierrat, décor de l'*Autre Danger*; portrait de Lugné-Poë. — Photographies d'*Orphée aux Enfers*. — Dessins et photographies reproduisant Mlle Lavallière. — Portrait de Mlle Ackté, dans *Paillasse*. — Grand dessin de Leoncavallo, par Chesneau. — Portraits de Mlle Margel et de M. Pons-Arlès. — Dessins de Douhin, etc.

COUVERTURES DE LA REVUE THÉATRALE

N° 1. Mme Georgette Leblanc, phot. CAUTIN et BERGER

N° 2. M. Paul Mounet, phot. CAUTIN ET BERGER

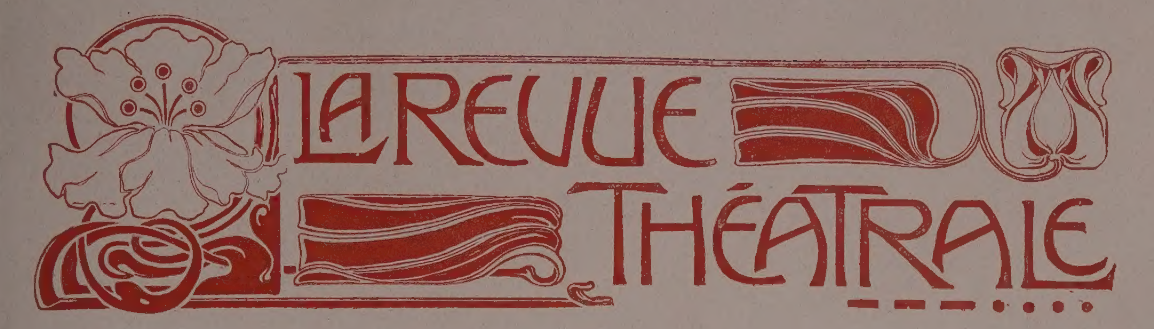
N° 3. Mlle Spindler, dessin de JOSÉ ENGEL

N° 4. Mlle Moreno, dessin de JOSÉ ENGEL

N° 5. Mlle Diéterle, dessin de JOSÉ ENGEL.

N° 6. Portrait de Mlle Lavallière, phot. CAUTIN et BERGER.

1re Année. — N° 6. Décembre 1902. — II.



BIMENSUELLE

Directeur Administrateur : L. GEISLER. Rédacteur en Chef : Edouard GAUTHIER.

Abonnement :	Rédaction et Administration	Le Numéro
Un an : Paris .... 12 fr.	60, Rue de La Rochefoucauld, Paris	France .... 50 cent.
— Départements ... 15 »	Téléphone : 271-94	Etranger.............. 65 »
— Étranger........ 17 »		

Alors que le nom réputé des Goncourt se trouve cité par l'actualité à cause de l'établissement définitif de l'Académie fondée d'après le désir de ces fameux gentilshommes des Lettres françaises, nous sommes heureux d'annoncer, pour notre prochain numéro, le commencement d'une très importante et très curieuse narration, qu'a bien voulu nous donner M. Henry Céard, l'écrivain très distingué, à propos de la mise au théâtre de Renée Mauperin, *pièce faite par lui, on le sait, d'après le roman des Goncourt.*



Il a été fortement question, paraît-il, de décorer Mme Bartet. M. Chaumié ne s'y est point décidé et c'est, à mon sens, tout à fait regrettable.

Un mauvais plaisant m'affirme qu'on a eu peur de faire de la peine à Mme Sarah Bernhardt. Laissez-moi rire; il suffisait de réunir, dans un même décret, les noms de ces deux grandes comédiennes. Il me semble que c'eût été fort spirituel.

Je sais bien les objections d'ordre assez délicat qu'on a parfois formulées là-contre. Tout le monde a présente à l'esprit la boutade assez grossière de Got.

S'il fallait examiner à la loupe la vie privée des auteurs dramatiques, des littérateurs et des artistes qu'on décore, j'en sais plus d'un, parmi les récents et les anciens promus, qui n'auraient jamais connu la joie de la promotion rouge.

On décore, en vérité, le talent et non point la personne, et c'est ce qui distingue les croix de l'Instruction publique de celles de l'Intérieur, par exemple, qui vont à la personne et non au mérite, heureusement pour les candidats.

J'aurais donc décoré Mme Bartet et Mme Sarah Bernhardt, et j'aurais fait attendre des mérites un peu jeunes, auxquels on a, cette fois, donné la croix comme on la donne dans les écoles primaires, pour encourager les enfants à bien faire leurs devoirs.

Paul GAVAULT.



Cl. Studio.

Chronique de Quinzaine



Mlle Pascal,
Astarté, dans Manfred.

THÉATRE DE L'ŒUVRE, Manfred, *poème de lord Byron (adaptation française de M. Pascal Forthuny) musique de Schumann, interprétée par les chœurs et l'orchestre des Concerts Lamoureux, sous la direction de M. Camille Chevillard, 11 décembre.* — OPERA-COMIQUE, La Carmélite, *comédie musicale en 4 actes et 5 tableaux, poème de M. Catulle Mendès, musique de M. Raynaldo Hahn, 16 décembre.* — OPERA, Paillasse, *drame lyrique en 2 actes de M. Leoncavallo, traduction de M. Crosti, 17 décembre.* — THEATRE DE L'ATHENEE, Par Vertu *(et consentement mutuel) comédie en 1 acte, de M. Francis de Croisset;* Leurs Amants, *comédie en 3 actes de M. de Féraudy, 17 décembre.* — COMEDIE-FRANÇAISE, l'Autre danger, *pièce en 4 actes, de M. Maurice Donnay, 22 décembre.* — THEATRE SARAH BERNHARDT, Théroigne de Méricourt, *pièce en 6 actes, de M. Paul Hervieu, 23 décembre.* — THEATRE DE LA GAITE, Le Chien du Régiment, *opéra comique à grand spectacle, en 4 actes, de M. Pierre Decourcelle, musique de M. Louis Varney, 24 décembre.*

Les combats, sans cesse renouvelés, de M. Lugné-Poë avec les impossibilités sont tous louables sans être toujours attrayants. Sa dernière tentative fut bien osée; c'était folie que de prétendre *représenter* « Manfred », dont la gravité moderne s'affirme dans le rêve, s'agenouille devant des allégories vaporeuses, au Nouveau Théâtre totalement dépourvu de matériel de scène. Les choses abstraites extériorisées au théâtre, dans de mauvaises conditions, risquent tant de paraître ridicules!... Pourtant l'allure sobre et belle de M. Lugné-Poë, en Byron, la grâce — que personne ne s'est avisé de trouver trop humaine — de Mlles Merville et Pascal, et la partition magnifique, délicieusement exprimée par l'orchestre Lamoureux, sauvèrent la situation, lui prêtèrent un vrai caractère d'art ; la partition, surtout, où vibrent les derniers souffles créateurs du douloureux Schümann.

La répétition générale et les premières représentations de la *Carmélite* furent un enchantement, puis le public succédant aux privilégiés trouva, à l'encontre de ceux-ci, cette comédie musicale quelque peu morne et lente. L'opinion se montre maintenant assez maussade contre l'œuvre d'hier : des abonnés se sont déclarés déçus, des communiqués ont annoncé la distribution des rôles en double, ce qui est mauvais signe, enfin, Mlle Calvé, Lavallière d'un soir, est malade... pour longtemps peut-être. — L'expérience avertie de l'éminente artiste lui fait-elle craindre pour la *Carmélite* le sort malheureux de *Grisélidis* ? lui fait-elle redouter une chute avec M. Raynaldo Hahn qui serait moins honorable que celle de Mlle Bréval avec Massenet ? Déjà Mlle Cesbron, qui recueillit Grisélidis délaissée par Mlle Bréval, s'est glissée sous la bure de Lavallière, abandonnée par Mlle Calvé, et son charme froid n'est pas fait pour galvaniser le personnage, qui est un peu toute la pièce...

De méchantes langues prétendent que M. Carré n'est plus le même, que, dominé par des influences nouvelles, il baisse ; on assure que la vie administrative de l'Opéra-Comique devient gênante pour beaucoup. — Si l'on considère l'œuvre du directeur, depuis quelques mois, on semble fondé à dire que son discernement est loin d'être aussi clair et son goût aussi sûr qu'aux temps bénis où il représenta le *Juif Polonais, Louise, Hænsel et Gretel.*

La présentation des ouvrages au théâtre de l'Opéra-Comique est toujours fastueuse et belle — ceux qui s'occupent de cette chose, rue Favart, ayant conservé leur liberté d'action — mais ne peut pourtant suppléer au défaut de valeur des œuvres agréées. Ainsi, les dehors de la *Carmélite* sont plaisants sous leur splendeur : les costumes ont été étudiés avec soin — les accoutrements du ballet sont des merveilles de reconstitution — les décorations produisent beaucoup d'effet — la chapelle de Jusseaume pour la prise de voile fut trouvée remarquable, — mais, quand même, l'ensemble est mou ; ici manque le principal qui fait tenir les détails. La donnée thématique du poème est intéressante, mais la musique ne sait pas suffisamment traduire ses effets, elle l'accompagne mal, elle est impuissante à varier selon ses incidents, à se hausser avec son émotion. Certains morceaux de la partition sont agréables, mais en trop d'endroits on note des réminiscences, on sent de la confusion. La *Carmélite* est monotone. Rien n'est pénible comme ces recommencements incessants de phrases musicales qui hésitent, bronchent et éclatent sans briller, comme des fusées mouillées...

M. Leoncavallo n'a point de chance ici, où, d'ailleurs, on goûte peu les illustrations de la musique italienne nouvelle. Déjà sa *Bohème* donnée au Lyrique de la Renaissance, il y a quelque deux ans, provoqua autant de critiques impitoyables que d'éloges sincères, et, hier, son *Paillasse* a été jugé d'une façon plus unanimement défavorable. Il est curieux que ce compositeur dont les succès par l'Europe, en Allemagne surtout, furent très francs, se heurte chez nous à un accueil aussi pointu. Mais c'est peut-être bien son triomphe multiplié et glorieux qui fait douter de Leoncavallo ; on voit trop en lui l'Italien poussé par la publicité puissante et adroite d'une grosse maison d'éditions ; on ignore, ou on ne veut pas se rappeler que cet homme — maintenant heureux — a un passé douloureux de véritable artiste : on ne connaît pas assez les difficultés de sa jeunesse, les épreuves qu'il subit, les exploitations dont il fut victime, les trahisons dont il souffrit ; peut-être que si l'on savait on le considérerait mieux. Adonnés que nous sommes à l'estime un peu exclusive de manières musicales déterminées, nous nous montrons, à tort, scandalisés du genre différent et violent d'un étranger ; nous redoutons cet Italien qui vient faire tonner ses trombones et rouler ses tambours dans la déliquescence apaisée où nous nous trouvons habitués. — Non, le vrai tort de Leoncavallo a été de se laisser mener à l'Opéra ; dans cette immense cage, son *Paillasse* s'est perdu, la perspective l'a tué. De plus, le musicien napolitain a eu contre lui les volontés toujours éveillées de ceux qui demandent, non sans raison, l'Académie Nationale plus accessible à nos compositeurs qu'à ceux d'ailleurs.

Cl Christensen et Moran



M. Lugné-Poë.

Il a plu à l'Athénée de se composer un spectacle assez croustillant avec un acte, de M. de Croisset, et trois actes de M. de Féraudy, — *Par vertu*, l'acte de M. de Croisset n'est qu'un imbroglio arrangé entre deux dames amies et deux officiers, leurs amants ; mais elle est très jolie la perversité de ces couples liés

Cl. Studio.



Décor du 2e Acte de l'*Autre Danger*.

dont chacun des participants désire, comme exprès, celui du couple opposé que les conventions ou les circonstances lui interdisent de chérir. Mmes Valdey et Dorville, MM. Dubosc et Frère échangent allègrement leur « béguin » dans un jeu fort agréable, bien fourni de piquantes répliques. *Les Amants*, de M. de Féraudy, font une pièce plus osée que cette dernière, et aussi nourrie d'un esprit plus épais : celui d'une dame Perchon qui organise strictement, pour le seul profit d'argent, ou de situation — ce qui est tout comme — les passions de sa fille. Heureusement cette singulière amoureuse est amusante à observer dans ses virevoltes successives. Mme Guitty (Mme Perchon) sait être très farce, M. Clerget et Mlles Carlix et Clary secondent bien sa manière

C'est drôle, *l'Autre danger*, de M. Maurice Donnay, semble une pièce bourgeoise échappée à l'attention de Mme Réjane.

Une dame est mariée à un monsieur de poids : ingénieur, premier sorti de l'École, riche, etc... Pendant une fête mondaine, dans un jardin, sous de grands arbres, tandis que dans les lointains une musique murmure des harmonies lentes, la dame rencontre un beau jeune homme, qui fut, jadis, son amoureux pour rire; naturellement, elle se prend à aimer le retrouvé et devient sa maîtresse. — La dame, déjà âgée, a une fille, et, comme il est inévitable, cette jeune personne se toque de l'aimable monsieur qui est le commensal de la maison : elle l'adore, et forme le projet de l'avoir pour époux. Mais, patatras, le dire d'une mauvaise langue prévient la fillette de la liaison de sa maman avec son presque futur ; alors elle ne peut que s'évanouir et tâcher de mourir.... Cette circonstance grave alarme la mère qui réussit à prendre le secret de la malade ; sans barguigner elle violente son cœur, rompt avec ses habitudes et sacrifie son amant au frais désir de son enfant.

Cette anecdote connue est traduite par un dialogue adroit, aisé, spirituel, on ne peut plus capable de séduire le public qui suit la mode. Bartet et Le Bargy, dans *l'Autre danger*, peut-on trouver mieux ? Après ces artistes incomparables, il faut louer vivement la petite Mlle Piérat, si pathétique, Mme Kolb, affable et gaie, M. Henry Mayer qui a su donner de l'intérêt à un mauvais personnage. Mlle Cécile Sorel représente dans la pièce une dame effrontée : c'est le seul rôle qu'elle entende.

On ne peut blâmer trop vigoureusement la tendance maintenant admise qui amène des auteurs célèbres à fabriquer des pièces spécialement pour des acteurs en vue. Nulle besogne de cette sorte ne saurait être à l'honneur ni du comédien qui la commande, ni du littérateur qui l'accepte : celui-là n'a aucun mérite à triompher dans une action ménagée, scène par scène, pour la mise en évidence de ses moyens, pour le service de ses effets ; et celui-ci s'abaisse lorsque sur ordre payé, il extrait une personnalité de l'Histoire — que ce soit Théodora, la maréchale Lefebvre, Jean Bart, la Pompadour ou Théroigne — et la façonne, la modèle, la change, l'ennoblit, la favorise dans des circonstances apocryphes, la maquille, la tripatouille au mieux des intérêts de son client. Sans compter qu'il est fort difficile d'arranger une intrigue autour du personnage commandé, car l'instigateur de la chose, assez jaloux de son importance, ne souffre guère de grands rôles auprès du sien : ceci fait que les pièces taillées sur mesure donnent toujours une déplorable impression de creux.

Au moins quand son idée ou la nécessité contraignent l'auteur à présenter un héros *voulu* dans une reconstitution historique, mieux vaudrait qu'il empruntât son type aux doutes de la légende, ou le créât de toutes pièces. Je sais bien que les donneurs de commande dédaignent les mal connus et prétendent profiter le plus possible du prestige inhérent au personnage de leur choix..... n'empêche qu'il est fort désagréable au spectateur averti, de voir reproduit en toc, dans des aventures fausses, ce personnage que les chroniques lui firent connaître sous le jour clair de la réalité.

Théroigne de Méricourt, n'est qu'une suite de tableaux des temps révolutionnaires. Le dernier paraît fait exprès pour amener une scène de folie compliquée de spectres et un long et grandiloquant soliloque que la voix de Mme Sarah Bernhardt ne peut épuiser qu'avec beaucoup d'efforts. L'attitude de Mme Blanche Dufrène en Marie-Antoinette est très digne ; M. Arquillière donne bien l'effet de Louis XVI ; M. de Max se montre très fier empereur d'Autriche ; M. Desjardins représente un Sieyès délicieusement fourbe ; enfin M. Pierre Magnier donne à François Suleau, sa verve et sa chaleur : qualités estimables.

Nouveau spectacle à la Gaîté : *Le Chien du Régiment*, opéra comique — dit l'affiche — un peu banal : aventures à grand spectacle d'un capitaine assiégeur de villes et d'une fermière héroïque, son amoureuse, assisté d'un chien intelligent et d'une figuration suffisante. La pièce est sauvée par la musique de M. L. Varney, qui prête beaucoup à la joie, au chant, à la danse, et aussi par Mme Simon Girard, protagoniste principale, et d'amusants acteurs : MM. Dutilloy, Guyon fils, Brunais, etc.

Edouard GAUTHIER.



Cl. Cautin et Berger.



Mlle Piérat.



Dessin de DOUHIN.

M. Adrien Mithouard



ENTR'ACTES

Qu'ils soient pianistes, violonistes ou violoncellistes, les solistes qui se risquent le dimanche au concert Lamoureux sont régulièrement sifflés. Juchés en grappes sur le rebord de la galerie supérieure, quatre ou cinq funambules rappellent ainsi au chef d'orchestre qu'ils sont venus entendre une phalange complète d'instrumentistes et non pas des musicos d'exception. Ils prétendent aller au concert et non pas au concerto ; ils veulent une symphonie et non pas une sonate ; ils exigent un drame complet et non pas un monologue. Aussi, à chaque vêpres dominicales du Nouveau-Théâtre, le soliste est accueilli par eux comme Philippe, roi de Macédoine par les Péloponésiens, le jour où ce souverain de la salade rata sa culbute aux jeux olympiques.

Pourquoi le sifflement est-il une marque d'improbation ? pourquoi l'applaudissement est-il un signe de satisfaction ? Nous avons interrogé sur ce sujet les commentateurs de l'expression émotionnelle et les théoriciens de la sensibilité. Darwin prétend que, pour exprimer son dégoût, on souffle en avançant les lèvres : l'air chassé avec vigueur produit des interjections comme *fi !... peuh !... pst !...* de là au sifflement, il n'y a qu'une moue ; et la clé forée et le sifflet évitent la fatigue. Puisque la sensation de dégoût dérive primitivement de l'acte de manger ou de goûter, il est naturel que son expression consiste principalement en mouvements de la bouche... Le dégoût se manifeste de diverses manières : les gens qui écoutent M. de Pressensé en savent quelque chose ; ceux qui rencontrent M. Joseph Reinach peuvent aller jusqu'au crachat.

Au contraire, les explicateurs scientifiques vous élucideront que l'usage d'applaudir pour témoigner sa joie provient de l'habitude de tendre les bras vers les personnes ou les objets agréables que nous apercevons ; lorsque l'être ou la chose est trop éloigné pour être saisi, les mains se rencontrent nécessairement et le même mouvement répété plusieurs fois de suite constitue l'applaudissement.

Ce n'est pas nous qui invectiverons le piano ; nous trouvons que le génial Reyer porte comme une tare un peu bête l'exécration de cet instrument, et nous connaissons des pianistes, hommes et femmes, qui vous prodiguent en formes admirables la réduction d'un opéra, et que nous avons le désir d'embrasser après l'audition, surtout les pianistes de l'autre sexe que celui de l'écouteur ou de l'écouteuse. Mais il ne faut pas forcer à applaudir : on ne peut être contraint à rien, ni à trouver bon un discours de Jaurès que son coreligionnaire politique Henri Bérenger a appelé le socialiste au cœur léger, ou du *bretteur à la petite semelle* (prononciation auvergnate). Zevaès qui réunit tant de citoyens devant ses gloses qu'on l'a baptisé le tribun confidentiel. Il y a des distinctions en tout, excepté en la tenue du député Hubbard, bravache de l'anarchie, qui met ou devrait mettre sur ses cartes de visite : le mirliflor du crime.

Tout cela a donné lieu à une interpellation au Conseil municipal du poète-législateur Adrien Mithouard, à une lettre adorable du philosophe Firmin Roz, à des ripostes acérées de Stéphane Jousselin ; mais on n'a pas décidé si le droit de siffler était le corollaire du devoir d'applaudir.

Mais si ces approbations... aiguës sont interdites, il n'est pas défendu de bâiller au théâtre. Ainsi avait pensé, vers la fin du XVIIIe siècle, le chevalier de la Morlière dont un auteur appelé Saurin avait sifflé la pièce. Ledit Saurin fit jouer un drame appelé *Blanche et Guiscard*, et, redoutant les représailles de La Morlière, il fit encadrer le chevalier par deux gardes du corps prêts à une surveillance dramatique. La Morlière ne pouvant siffler, se met à bâiller, mais à bâiller avec une candeur si naturelle, avec un air d'ennui si invincible, que les deux agents placés à ses côtés n'y peuvent tenir et bâillent à l'unisson ; leur bouche aspire l'air et l'expire rythmiquement : tous trois bâillent comme des redingotes de pauvres, comme des portes mal jointes, comme des huîtres au soleil ; le bâillement gagne de proche en proche ; et voilà que, du parterre aux galeries, des galeries aux loges, c'est un hiatus universel. On bâillait non plus au Corneille, mais au Saurin, les acteurs n'avaient plus devant les yeux qu'une assemblée de mâchoires s'ouvrant démesurément et se fermant à petit bruit ; bientôt, la contagion de ce mouvement nerveux provoqua jusqu'à la comédienne qui jouait le rôle de Blanche, elle se communiqua à Guiscard entre deux hémistiches d'une tirade pathétique ; les autres artistes ressemblèrent bientôt à des carpes ; et quand Guiscard parla d'exercer son bailliage sur la région où se passait le drame, il fallut baisser le rideau : La Morlière était vengé.

Puisque nous sommes en veine d'érudition facile, quant aux échecs des auteurs et des comédiens, savez-vous l'origine de cette expression proverbiale dans le monde des théâtres et des élections : *remporter sa veste ?* Je la raconterai pour M. Fontanes, méchant acteur devenu directeur méchant, et pour d'autres galfâtres qui sont plus habitués à subir ces sortes d'ennuis qu'à les définir. Voici. Dans une piécette intitulée : *Les Etoiles* et que l'on joua au Vaudeville en mai 1870, le dialogue suivant s'établit entre l'Etoile de Vénus et l'Etoile du Berger :

— La nuit est sombre, l'heure est propice ; viens t'asseoir sur ce tertre de gazon, dit le berger.

— L'herbe est humide des larmes de la rosée, répond la bergère.

— Assieds-toi sur ma veste, lui murmure le berger galant, en interrompant le lyrisme de sa déclaration.

Ce mot prosaïque, comme il finit par s'en dire obligatoirement dans toutes les entrevues amoureuses, fut accueilli par une formidable explosion d'hilarité ; les femmes les plus plates rirent elles-mêmes à gorge déployée. Alors le berger s'arrêta interdit ; il ramassa mélancoliquement sa veste sur le gazon, et il l'emporta avec sa honte, sous les huées du parterre. Le lendemain, l'heure du berger fut encore empêchée, et le pauvre acteur remporta, une deuxième et dernière fois, sa veste.

George VANOR.



A l'avant-dernier concert Lamoureux, on sait qu'une petite cabale a chûté une assez gentille pianiste.

On a peut-être raison de ne pas vouloir de piano dans un concert où l'on est venu entendre l'orchestre Chevillard ; mais là n'est pas la question. Donc, elle sortait, le cœur gros, quand un de nos plus galants critiques musicaux lui offrit le bras.

— Mademoiselle veut-elle me permettre de la reconduire ?

— C'est inutile, mon jeune maître ; on m'a assez reconduite toute l'après-midi.

Les tournées et l'hiver.

Celui-ci n'est guère favorable à celles-là. Il faut entendre les doléances des malheureux impresari. Les amateurs ne rendent pas, dans les villes où eux et leurs troupes se rendent. Et même parfois leurs artistes refusent de partir, prétextant des difficultés insurmontables qui les retiennent à Paris ; en réalité parce que ce n'est guère amusant de passer des heures en wagon, quand il fait un froid de cinq degrés au-dessous de zéro.

On préfère alors gagner ses six à sept louis en donnant des leçons, en deux matinées, au lieu de toucher un cachet de dix louis en allant jouer l'Antoinette du *Gendre de M. Poirier* à Belfort.

Sans compter que de la sorte, M. l'Administrateur général de la Comédie-Française n'a rien à dire, et l'on n'a aucun besoin de lui fournir un certificat de médecin constatant qu'on doit garder la chambre, par suite d'une grippe persistante !

L'impresario en est pour ses frais, voilà tout.

Par traité.

On joue en ce moment, dans l'un de nos principaux théâtres de genre, un lever de rideau d'une médiocrité vraiment surprenante. Les artistes de la maison en parlent avec une sorte de honte, le directeur reconnaît que ça ne vaut pas tripette, les interprètes en ont horreur et le public qui sort à l'entr'acte n'a qu'une voix pour dire qu'il a rarement vu quelque chose d'aussi bête...

Seulement, voilà : le directeur avait reçu et même mis en répétitions une grande pièce de l'auteur. Ayant reconnu que ladite grande pièce ne marchait pas, le directeur l'enleva du tableau. Protestations de l'auteur qui réclama alors l'indemnité à laquelle il avait droit, soit quatre mille francs.

Mais le directeur refusa énergiquement de payer cette forte somme. Alors, on s'arrangea, et il fut convenu que l'auteur fournirait le théâtre de levers de rideau, payés d'après les conventions avec la Société, c'est-à-dire quinze francs par soirée.

Et l'auteur apporta tout bonnement ce qu'on donne présentement, une vieille machine recalée partout. Il pourrait varier, car il a un autre petit acte disponible ; mais il paraît que celui-ci est encore plus mauvais que le premier. On préfère s'en tenir là. C'est ainsi que ce lever de rideau ira à la deux cent cinquantième !

Si M. Samuel n'a pas été décoré, ce n'est pas du tout parce que les dames des Variétés sont décolletées avec excès, ce n'est pas parce qu'il dirige un théâtre de genre frivole, c'est uniquement parce que l'on a fait remarquer qu'il n'appartenait pas à la même religion que son nom.

On voulait bien remettre la croix à M. Samuel, on n'a pas voulu la maintenir à M. Louveau.

Si, au dernier moment, on s'était aperçu que M. Tristan Bernard s'appelait Durand ou Dupont, on l'eut rayé aussi ; mais dans ce dernier cas, il n'y a pas eu de confusion possible.

Quelques affiches placardées par la Ville ont annoncé aux Parisiens, qui ne s'en doutaient guère, la persistance des inutiles réunions — où d'ailleurs personne ne se réunit plus — prénommées d'après un antique usage, Bals de l'Opéra. C'est en vain que dans la salle on a rétréci l'espace réservé aux étrangers abusés et aux rares et jeunes ingénus qui paient aux portes de cet étrange lieu, dans l'espoir vain de s'y récréer en trempant leurs mains dans des corsages de femmes : le vide est trop grand... O ironie fallacieuse ! n'a-t-on point installé des banquettes pour le public hypothétique qui viendrait nourrir sa mélancolie à ce spectacle affligeant...

Chose singulière. — Le Comité de la Comédie-Française s'emploie avec une constance touchante à trouver des combinaisons pour satisfaire aux exigences strictes de Mlle Brandès, et il ne s'apercevra pas du départ de Mlle Delvair qui, lasse de son inactivité, ira, sous peu, demander ailleurs l'emploi de ses moyens. La Comédie a oublié le grand service que Mlle Delvair lui rendit quand elle prit, dans *Patrie*, le rôle que devait y tenir Mlle Brandès, malade.

G.-T. NORMA.

Cl. Cautin et Berger.

Mlle Dalbret,
dans *Orphée aux Enfers*.



Elles ont leur Noël aussi, nos reines de la rampe, en dépit des préjugés.

Et d'ailleurs, ces préjugés se sont bien affaiblis. Le temps a marché, accomplissant doucement, lentement, sûrement son œuvre. Les démarcations d'autrefois n'existent plus. L'actrice est du Monde, et le Roi d'Angleterre invite Mme Sarah Bernhardt à son couronnement. Il y eût invité probablement aussi Mme Réjane, si celle-ci n'eût voyagé dans les Amériques au moment de cette aristocratique cérémonie. Rachel avait dîné déjà à la table de l'Empereur de Russie, et Mme Patti a été l'objet d'honneurs similaires. Tout se mêle, tout se confond. Pourquoi alors s'étonner que Noël rende visite aux comédiennes de l'art, quand il le fait si volontiers pour les comédiennes du monde.

Car nos belles artistes ne sont pas moins crédules que leurs sœurs mondaines. Pour habituées qu'elles soient aux situations les plus irrégulières et les plus fantaisistes, elles conservent cependant les traditions du passé. Pas un usage discret qui ne revive chez elles, avec une intensité qu'on ne soupçonne guère lorsqu'on les voit à la scène. Mères coupables, filles ingrates, coquettes, perverses, selon les rôles qu'elles incarnent, elles redeviennent dans le privé toutes simples, toutes naïves, toutes crédules.

Et quand elles se sont couchées, quand leur jolie tête repose dans la dentelle des oreillers, et que le bienfaisant sommeil leur envoie son cortège de songes roses, alors leurs désirs prennent forme en leur esprit, ce qu'elles souhaitent avec tant d'ardeur semble se réaliser instantanément, et pour peu qu'elles s'éveillent en sursaut et courent jusqu'à l'âtre, elles aperçoivent quelque forme vague, impalpable, penchée et comme attentive, qui se relève au bruit qu'elles font, leur sourit délicieusement et se dissout et s'efface dans l'atmosphère parfumée qu'elles respirent...

C'est le charmant démon du théâtre, le vrai petit Noël des comédiennes, qui s'est rendu à leur appel et leur laisse le souvenir qu'elles attendaient de lui. Selon les goûts, le talent, la beauté de ses chères sujettes, il a pris telle ou telle apparence, il a fait tel ou tel cadeau. Et l'esprit qui l'a pu suivre en rêve s'émerveille de ses prodigalités, de ses transformations, de la variété qu'il a su mettre dans l'attribution de ses dons enchantés.

Il est allé chez la grande tragédienne, et dans le fin cothurne à l'antique, il a déposé l'art des nobles attitudes et des gestes de poésie. A côté des longs voiles de Phèdre, il a placé le manteau de Médée, le bandeau impérial de Théodora, la tunique de l'Aiglon, la robe de Théroigne, et — pour l'avenir — les oripeaux de la Sorcière, où nous la verrons incarner une nouvelle figure étrange et saisissante. En disparaissant, il a murmuré d'une voix presque imperceptible : — Salut à Marie de Neubourg ! à Cléopâtre, à Gismonda, à la Tosca, à l'Hamlet de Shakespeare et au Lorenzaccio de Musset...



Puis il s'est rendu chez la Divine. Mais là, ce n'était plus le romantique aux yeux fulgurants ; c'était un moderne à la suprême élégance, le chrysanthème à la boutonnière du frac, les cheveux bouclés à la mode de demain. Grave toutefois, ayant quelque chose de la désinvolture d'un petit maître Louis XV, il a laissé dans le mignon soulier de satin tout l'art de la vie actuelle, relié à la distinction suprême du dix-huitième siècle, mêlant les paniers de l'exquise Sylvia à la toilette de bal de Francillon, en réservant un coin



pour la grâce antique, où le diadème de Bérénice côtoie le peplum d'Antigone... Et dans un souffle il a prononcé : — Salut à Denise, à la Fabienne de Thermidor, à l'Iphigénie de Racine, à la douce et sainte Grisélidis...

Mais le voici chez la Parisienne. Autre allure, autre note. Gommeux de la tête aux pieds, le monocle à l'œil, la canne à la main, il contemple joyeusement l'étroite bottine à l'anglaise de Gabri... Le ton est moins discret, plus accentué... — Que te donnerai-je, ma chère marquise, ma camarade? Que n'as-tu pas fait déjà, depuis *Décoré* et *Fantasio* jusqu'à *Madame Sans-Gêne* et *Maison de Poupée*, en passant par *Ma Cousine, Germinie Lacerteux, Shylock, Amoureuse, Lysistrata*... Veux-tu quelque rôle digne de Meilhac? Veux-tu quelque figure fantaisiste comme celles qu'on voit dans un rêve d'opium? Veux-tu un caractère d'aujourd'hui, multiple et frivole, cruel et fantasque, ou quelque pauvre femme saignant sous les tortures morales de l'amère existence? Dis, parle, choisis, j'obéirai à ton moindre caprice, je t'accorderai l'impossible, à condition que tu prennes une ferme décision... Et la Parisienne sourit de manière énigmatique, ne répond pas, semble penser en elle-même : — Quel que soit le présent, j'en saurai bien tirer parti, pourvu qu'il vaille quelque chose...

Alors, il arrive chez la Belle, la hautaine, qui ressemble à une superbe lionne souple et onduleuse. Elle a eu la condescendance de placer près du foyer une magnifique mule toute bordée de cygne. Que souhaite-elle? un nouveau Maître de Forges? un pendant au Député Laveau? une Marcelle émouvante ou une tragique Impératrice Faustine? Surtout quelque pathétique princesse d'Aurec, quelque duchesse touchante et mélancolique?... Mais elle prononce de son ton fier et hautain : — Je veux rester Châtelaine...

Et Noël rapplique chez Gavroche. Ah! ah! Janot a mis aussi son soulier dans la cheminée. Nez au vent, les yeux rieurs, les joues creusées de joyeuses fossettes, avec, au menton, le coup de pouce de la grâce, Janot attend... Elle qui fut la Petite Mariée, le Petit Duc, Fanfreluche, la Cigale, Mme Satan, — puis qui devint la Bobette du *Nouveau Jeu* et l'héroïne de Capus, pour arriver au *Joujou* du Gymnase, elle se demande avec curiosité quel avatar futur Noël lui prépare... Et quand il la trouve si gaiement anxieuse et l'interroge sur ce qu'elle désire, elle réplique entre deux éclats de rire : — Est-ce que je sais? On m'a déjà épatée tant de fois que je serais bien embarrassée pour fixer mes préférences. Mais, dans mon for intérieur, j'avoue que je serais bien contente si l'on m'offrait un type de bonne humeur, une bonne fille sans fiel, qu'un rien satisferait, et qui dirait flûte à la mauvaise fortune...

Mais Noël ne va pas seulement chez les comédiennes et les tragédiennes, il rend visite aussi aux cantatrices.

Sous la robe de Faust dont il a recouvert l'armure de Lohengrin, le voici chez la tendre Finlandaise que nous avons adoptée d'enthousiasme, il s'arrête devant l'exquise et menue botte fourrée qui se chauffe à la flamme du foyer, et il fredonne sur un rythme berceur : — O pure Elsa, ô naïve et pauvre Marguerite, que veux-tu? qu'espères-tu? Est-il une héroïne de légende, une enfant aux vœux candides, à la voix ineffable, que tu aies vu s'animer dans tes songes!... — Et le rossignol de la Finlande soupire : — Je voudrais faire entendre à ceux qui m'ont si fraternellement accueillie les chants de ma patrie bien aimée, leur révéler l'âme de ma terre natale, en être à leurs yeux la muse libre et mélodieuse...

Un peu mélancolique, Noël se glisse chez la Carmélite de ce moment, qui fut auparavant la Santuzza de *Cavalleria*, la Navarraise et la Sapho de Massenet, qui sera un jour sans doute l'Armide de Gluck. Et dès qu'elle l'aperçoit, elle lui susurre en un pianissimo ineffable : — Quel musicien saura m'écrire de la musique de mon pays, de ces airs basques si câlins et si âpres, si enjoleurs et si sauvages, que nos pâtres chantent dans nos montagnes en regardant le ciel si bleu? Tout mon être, toute mon âme, je les lui donnerais pour immortaliser cette image sonore, que nul encore n'a réalisée...

Presque triste, Noël arrive chez la sublime Didon, l'Orphée incomparable, la Charlotte vibrante et pathétique, qui fut aussi la plus pittoresque des Carmens, la plus joyeuse des Vivandières, la Kikly la plus malicieuse du monde, la Françoise la plus douloureuse, la Grignote la plus bouffonne... et la seule Zerline en qui ait revécu l'âme divine de Mozart... Elle n'a rien mis dans la cheminée, elle dort d'un sommeil profond et tranquille, et quand Noël lui murmure de sa voix la plus caressante ; — Et toi, la musique même, toi qui chante avec ton cœur, d'une voix si belle et si émouvante qu'elle semble résonner dans toutes les poitrines de tes auditeurs, que souhaites-tu? — Rien, répond-elle, personne ne sait plus écrire pour moi.

Théodore MASSIAC.

Dessins de DOUHIN.



Cl. Reutlinger



Joséphine, de *La Veine*.

Figures d'Artistes

ÈVE LAVALLIÈRE

L'orchestre roule ses derniers râles, le finale agonise dans la sonorité des cuivres : le rideau vient de se baisser sur le deuxième acte d'*Orphée aux enfers*. Nous quittons la salle et nous dirigeons vers les coulisses.

Un petit couloir éclairé faiblement par une lumière haut perchée dans une cage de verre poussiéreuse ; une porte vitrée, puis, tout à coup, l'irruption violente d'une foule costumée : les acteurs et les figurants grimpent vers leurs loges. Et c'est une bousculade, et des rires et des cris : une gaîté folle d'écoliers lâchés. Ah ! toute cette cohue de Grecs, de Dieux et de Déesses ! Casques dorés, cnémides fulgurantes, lourds manteaux de pourpre, peplums aux plis droits et maillots rebondis ! C'est comme une bouffée de rêve qui vient de surgir par cette porte, à la suite de cette irruption affolante et fantastique de travestis galopant entre deux rangées de fracs solennels.

Le cortège Olympien continue dans l'étroit escalier à vis ; voici Brasseur, un Pluton bon diable, Guy, sous la couronne de Jupiter ; voici Méaly, la tendre Eurydice, Jeanne Saulier, Brésil, la capiteuse Vénus qui triomphe tous les soirs par sa plastique sculpturale.

Enfin, dans son maillot rose, avec deux petites ailes blanches aux épaules, Cupidon énigmatique à la démarche onduleuse et au sourire pervers, ephèbe gracile et troublant qui fait songer aux vers de Théophile Gautier :

Est-ce un jeune homme, est-ce une femme ?
Une déesse ou bien un dieu ?
L'amour ayant peur d'être infâme
Hésite et suspend son aveu ».

Voici Eve Lavallière, charmante sous ses cheveux bouclés de petit dieu.....

Une loge blanche, avec aux murs, d'abord — tout d'abord — une gravure de Mlle de Lavallière, la maîtresse du Roi-Soleil, la Carmélite de Raynaldo Hahn ; plusieurs dessins de Guillaume ; une photographie de Brasseur ; au plafond, un Joseph Reinach troussé avec beaucoup de chic en quelqes traits de fusain.

Au bain.

Une biographie ! nous dit Eve Lavallière en se campant à califourchon sur une chaise. Une biographie ! Mais vous croyez que cela amusera vos lecteurs de savoir que je suis née à tel endroit, tel jour de telle année ? Non, voyez-vous, l'existence d'une artiste commence le jour où elle met le pied sur les planches et finit le soir de la représentation d'adieu. Gardez-vous bien d'une nomenclature, d'un catalogue ! Ce qui intéresse le public c'est un aperçu de notre vie, une échappée vers l'autre côté de la toile ; ce qui plaît aux gens c'est de savoir notre tournure d'esprit, nos goûts, nos aspirations, nos idées... ceux qui en ont.

— Une interview alors.

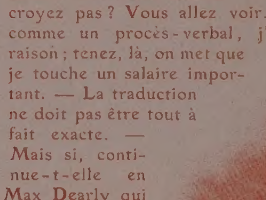
— Une interview ? Non, c'est trop anglais de nom et de forme ; tenez en voilà une qui vient de paraître sur moi dans un journal de Londres : c'est très bien, si vous voulez, mais c'est précis comme une addition et sec comme un procès-verbal de gendarme ; le journaliste est sans pitié ! Ce qu'il faut à des parisiens c'est plutôt une silhouette, un croquis.

— Et que dit cette interview ? — Tenez ! — Lavallière nous tend le journal. — J'ignore l'anglais. — Moi aussi, mais je vais vous lire ça. — Comment ? — Oui, j'ignore l'anglais, mais je le devine. Sur notre sourire : — Vous ne me croyez pas ? Vous allez voir. Sec comme un procès-verbal, j'avais raison ; tenez, là, on met que je touche un salaire important. — La traduction ne doit pas être tout à fait exacte. — Mais si, continue-t-elle en riant : j'ai demandé à mon camarade Max Dearly qui connaît très bien l'anglais : il y a « que je touche un salaire important ».



En excursion.

Hein ! dit Lavallière avec un air de triomphe, n'est-ce pas que je traduis bien l'anglais ? Et dire que je n'en connais pas un mot ! Que serait-ce si je le savais ! Dernièrement, à Londres, tenez,





Mlle Lavallière est italienne.

j'avais besoin d'eau chaude, eh bien, je n'ai jamais pu m'en tirer malgré la pantomime la plus extraordinaire : on m'a apporté des carafes, des théières, du soda, jusqu'à un samovar, mais de mon eau chaude j'ai dû me passer. Elle ajoute : On m'a offert tout, mais pas ça.

Ma carrière théâtrale n'est pas extraordinairement vaste : je n'ai jamais joué qu'aux Variétés. J'ai eu, je puis l'avouer sans orgueil, des débuts... modestes : mes premiers pas sur les planches n'ont pas été une révélation. J'ai commencé par figurer ; la situation n'était pas très brillante, mais c'était tout de même le théâtre, le théâtre tant convoité dont l'attirance était pour moi invincible. Ensuite j'ai pu décrocher quelques répliques ; enfin on m'a confié de vrais rôles. J'étais arrivée. Comme vous le voyez ma biographie est succincte et peut tenir en quatre lignes.

— Avez-vous l'intention de quitter les Variétés ?

— Quitter les Variétés, sursaute Lavallière, mais jamais de la vie ! Et, avec une emphase comique : les Variétés ! le théâtre de mes « emplois ». D'autant plus qu'après Orphée passe « Le beau jeune homme » de Capus ; j'y joue un des trois rôles importants ; puis, l'année prochaine — car, je l'espère, nous finirons bien l'année avec Capus — je créerai « Marinette », une pièce écrite spécialement pour moi par Henry Bataille.

— Voilà bien du labeur et de la fatigue.

— Bast ! fait Lavallière avec un geste d'insouciance, il faut bien travailler ! Mais j'ai de la mémoire, je comprends vite mon rôle, j'entre immédiatement dans la peau de mon personnage, et, comme je suis un peu l'enfant gâtée du public, le succès compense ma peine avec usure. — Je suis assez fatiguée ce soir, je n'ai pas de voix. — Une seconde de réflexion puis : — D'ailleurs si j'avais de la voix, on ne me reconnaîtrait pas. Et, dans un rire gamin : — Allez, ce soir on m'a bien reconnue !

En excursion. — Station dans un cloître.

— Ce rôle de Cupidon est donc bien dur ?

— Oh non, ce n'est pas cela, mais les courses dans les magasins... Fichue époque que celle des étrennes ! Figurez-vous que cette année, tous mes amis ont eu des enfants, tous. Vous voyez d'ici la ribambelle de cadeaux à offrir. Tous des enfants ! Et la même année encore ! continue Lavallière en croisant les bras sur sa poitrine. Vous avouerez qu'ils n'y ont mis aucune discrétion. Moi qui me figurais avoir la veine.

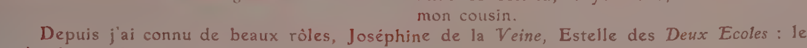
— Ah ! la fameuse théorie de Capus ! Alors vous y croyez aussi ?

— Si j'y crois ! Mais il y a bien longtemps que cette théorie est mienne. J'ai remarqué que c'est toujours au moment où l'on désespère, où l'on se juge à l'eau, où l'on n'ose même plus entrevoir la possibilité d'un événement heureux, qu'elle arrive souriante, la fantasque et délicieuse Veine. Ainsi, à mes débuts, je faisais partie depuis quelques mois de la figuration — vous voyez si j'étais en vedette ! — et un jour je pensai très sérieusement à quitter un théâtre où je n'avais aucun espoir d'arriver ; ma résolution était prise : crac, le lendemain on me donne un rôle. Oh ! vous savez, il n'était pas long : je ne me souviens même plus de ce que c'était, une panne quoi ! Mais c'est peut-être encore celui qui, dans toute ma carrière, m'a fait le plus grand plaisir. — Lavallière est émue, sa voix tremble un peu.

Puis, continue-t-elle, j'ai végété dans les petits rôles ; elle ajoute avec un geste large : je créais au moins par an. . trois répliques. Ah ! non : pourtant une fois j'ai eu un rôle principal. Je dois à la vérité historique d'ajouter que c'était en doublure. Eh bien, vous me croirez si vous voulez, l'artiste qui avait créé le rôle n'a jamais été malade un seul jour. C'est à croire qu'elle le faisait exprès ! Pas un seul jour elle n'a manqué de voix : il faut dire qu'elle était comme moi, qu'elle n'en avait pas.

Mais des rôles de dix lignes, c'est bien peu, et comme un soir je songeais que telle était sans doute ma destinée de finir ma vie comme doublure, on est venu m'offrir un rôle, mais un vrai, celui de Marie Avoine dans le *Vieux Marcheur*. Ah ! ce soir-là, voyez-vous, Brasseur n'était pas mon cousin.

En excursion. — Dans une église.



Depuis j'ai connu de beaux rôles, Joséphine de la *Veine*, Estelle des *Deux Écoles* : le succès, le vrai !

— Vous avez un heureux caractère. — Non, mais je prends dans la vie ce qu'il y a de bon. — C'est facile à dire. — Et à faire. Tenez, je parie que vous êtes furieux quand vous voyez le tramway que vous devez prendre filer devant vous, vous dites : « Je suis arrivé en retard ». — Naturellement. — Eh bien, vous avez tort, dites plutôt : « Je suis en avance pour le prochain ». Voilà le secret du bonheur.

Sur cette petite leçon de philosophie pratique donnée d'une voix fine et railleuse, nous prenons congé de Lavallière, et pour nous excuser de notre longue importunité :

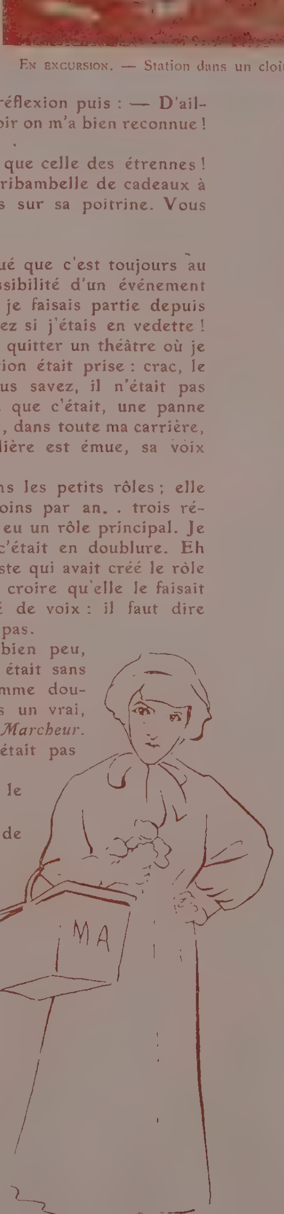
— Voyons, franchement, vous devez trouver très ennuyeux les interviewers ?

— Pas du tout, cela m'amuse au contraire, dit-elle, en nous reconduisant vers la porte : je lis volontiers ce qui paraît sur moi parce que — et sa voix se fait malicieuse — parce qu'on a toujours plaisir et profit à apprendre des choses que l'on n'a jamais dites.

Et nous descendons l'étroit escalier à vis pendant que carillonne le timbre électrique et que la voix de l'avertisseur, lente, psalmodie dans les couloirs : « En scène ! En scène pour le trois ».

G.-C. FELIZET.





Marie Avoine du *Vieux Marcheur*.

Cl. Cautin et Berger.



Mlle Lavallière.
rôle de Cupidon, dans *Orphée aux Enfers*.

Orphée aux Enfers

Je me souviens d'une reprise d'*Orphée* à la Gaîté — Oh ! il y a de cela pas mal d'années ! Je n'en sais plus le nombre, mais, si l'on s'en rapporte au programme, c'était quand débuta Mlle Angèle, des Variétés. La tentative était intéressante ; la pièce n'eut aucun succès. La scène était-elle trop grande pour une intrigue si menue ? Avait-on monté cette fantaisie avec un souci excessif de l'économie ?

Je penche plutôt vers la seconde explication. Et, cependant, un monsieur grave, sénateur et décoré, m'avait dit : « Il fallait voir cela sous « l'Empire ! Ce qui tue ces bouffonneries quand on les ressuscite, c'est la « mise en scène : le cadre étouffe le sujet. De mon temps, pas ou peu de « figuration, juste l'indispensable, pas de ballets ; des décors pris au ma- « gasin d'accessoires, des décors qui ne captivaient pas toute l'attention, « et permettaient de s'intéresser à la pièce. De mon temps, *Orphée*, était « une pièce, et savez-vous ce qu'on en a fait ?... »

Je m'esquivai pour éviter le sermon du docte personnage, et, voulant me rendre compte par moi-même de « ce qu'on en avait fait » je fus aux Variétés.

Personne n'ignore le sujet d'*Orphée aux Enfers* : Orphée va chercher, d'abord dans l'Olympe, puis dans les Enfers, sa femme Eurydice enlevée par Pluton.

Sans aucune mise en scène, — « ainsi qu'on le jouait sous l'Empire », — ce thème doit sembler bien grêle. Samuel a utilisé la définition fameuse : « Pour fabriquer un canon on prend un trou et l'on coule du bronze autour ». Il a semé sur ces personnages falots, fantoches inconsistants — puppazi desuets — un luxe de décors, de costumes et de figurants qu'on ne rencontre qu'aux Variétés.

Le premier acte se passe aux environs de Thèbes : à droite la maison d'Orphée, directeur de l'Orphéon Thébain ; à gauche la cabane du pasteur Aristée, l'éleveur d'abeilles. Un champ de blé escalade la colline ; minuscule, au fond de la vallée, Thèbes apparait avec ses toits tout blancs sous un soleil de feu ; la mer s'étale, glauque, à l'horizon ; une statue de l'opinion publique, rongée par le temps, se dresse comme un vestige des âges disparus.

Eurydice, éprise d'Aristée, lui porte des fleurs — les petits cadeaux entretiennent l'amitié — quand elle est surprise par Orphée, qui, pour se venger d'elle, lui joue son dernier concerto. Il faut dire qu'Eurydice « n'aime pas la musique », semblable en cela à Théophile Gautier qui la définissait « le plus désagréable de tous les bruits ». Mais Orphée ayant plusieurs leçons à donner — il a des élèves au cachet et au mois ! — se dirige vers la ville.

Arrive Aristée. Oh ! le fou rire déchaîné qui secoue la salle quand Brasseur entre, vêtu de peaux de mouton et jouant de la flûte ! Eurydice veut s'enfuir avec lui, mais elle est mordue par un serpent et meurt. Aristée reprend alors sa vraie forme, et, sous les traits de Pluton, dans un fracas de tonnerre, parmi le crépitement de la foudre, emmène la jeune femme dans son royaume, non sans avoir, au préalable, écrit en lettres de feu sur la porte d'Orphée qu'il lui ravit son épouse.

Cl. Cautin et Berger.



M. Albert Brasseur,
Pluton, dans *Orphée aux Enfers*.

Cette nouvelle n'est pas faite pour ébranler l'âme d'un artiste ; Orphée se réjouit au contraire d'être débarrassé de sa compagne qui lui en faisait voir.... et porter, et surtout — surtout — qui méprisait son talent.

La foule maudit Orphée, et l'opinion publique surgissant le condamne à aller rechercher sa femme.

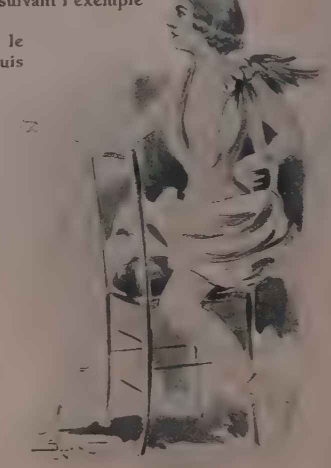
Un palais, au loin, parmi les brumes ; un escalier monumental aux marches duquel sommeillent les dieux. Pas tous, car voici Mars, qui, pour employer l'expression militaire, « a sauté le mur », Vénus qui, pour oublier la laideur claudicante de son mari Vulcain a été « voir les étoiles à l'envers », et Cupidon, suivant l'exemple de sa mère, qui revient, vanné d'avoir couru la prétentaine.

La nuit apparait, étendue sur un nuage, — Vous savez, le célèbre tableau de Chaplin, — tandis qu'en un ballet exquis défilent les heures.

Le quadrige de l'Aurore conduit par Apollon apparait dans un éblouissement de soleil. Une seule chose à reprocher à ce tableau : il est trop court ; on n'a pas le temps d'admirer le galbe sculptural de Mlles Guiraud, Marcelle, Isis et Bella, ni la splendeur antique d'Apollon personnifié par M. Rouvres.

Le programme porte : 5e tableau, « les Nuées ». J'ai eu beau écarquiller les yeux je n'ai vu qu'une toile. Je soupçonne M. Samuel d'avoir voulu donner au public le pendant de la fameuse fantaisie de Jules Moy montrant une feuille de papier noir et soutenant que cela représente un combat de nègres dans la nuit.

Les nuées, — puisque nuées il y a — se dissipent : les dieux sortent de leur sommeil. Ah ! les gens qui se figurent que tout est rose dans le métier de dieu ! Jupiter lui-même n'échappe pas aux mille et une tracasseries terrestres : ses sujets lui manquent de respect, surtout ce coquin de Cupidon ; sa femme Junon lui fait des scènes continuelles,



Mlle Lavallière (Cupidon).

l. Cautin et Berger.



Mlle DESPREZ,
rôle de Minerve dans *Orphée aux Enfers*.

et en public encore ! Il l'enverrait bien au diable, mais, dame, ce Pluton est si entreprenant ! Entreprenant avec des déesses, passe encore ! Ce sont « gens du même monde », mais avec une mortelle !... Jupiter s'indigne au récit que lui fait Mercure son fidèle messager, du rapt d'Eurydice par le roi des Enfers. Pluton, si brave qu'il soit, n'en mène pas large devant Jupiter qui, fronçant son sourcil olympien, ne se déride même pas aux calembredaines de son frère. Heureusement que les dieux se révoltent : ils en ont assez de l'Ambroisie ! Du miel, toujours du miel, pouah ! — Pauvre Jupin ! Ses menaces n'impressionnent plus personne et la menace de son tonnerre provoque simplement le fou rire. Et c'est lui qui veut faire de la morale aux autres ! Lui, cet ex-paillard, ce retraité des fredaines, cet invalide de l'amour. Lui qui ravit Europe sous la figure d'un taureau, qui prit la forme d'un cygne pour être aimé de Leda, et se mua en pluie d'or pour séduire Danaé !

L'arrivée d'Orphée délivre Jupiter : devant un mortel il faut sauver les apparences, et les dieux rentrent dans le devoir. Le roi de l'Olympe, pour faire pièce à Pluton — quel besoin avait-il de raconter devant Junon, qu'il sait jalouse, toutes ces histoires ! — le condamne à remettre Eurydice entre les mains de son époux, mais, comme il n'a qu'une confiance modérée dans l'obéissance de son frère, il ira lui-même aux Enfers : les dieux l'accompagneront.

Alors commence le cortège le plus merveilleux que l'on puisse imaginer : porte-bannières ; chevaliers précédant Mars à cheval sur un pur sang qui a l'air, d'ailleurs, de laisser son cavalier peu rassuré ; Flore, ur un palanquin plein de roses jaunes mi-recouvertes de glycine ; Pomone ; Junon au long manteau à traîne cent fois ocellé ; Diane et ses nymphes ; Cupidon, suivi de ses archers ; Vénus, « fille de l'onde amère », précédée de coraux, de perles et de coquillages ; les trois Grâces — un triomphe ! — drapées dans un même manteau de dentelle sur lequel s'égrène un semis de fleurs ; Pluton dans sa chaise à porteurs et précédé de petits négrillons ; Minerve casquée d'une chouette d'argent ; enfin, fermant la marche, Jupiter avec sa foudre, ses hérauts et ses aigles.

Eurydice s'ennuie aux Enfers, malgré la présence d'un grand benêt de domestique, John Styx, ancien roi de Béotie. Jupiter arrive avec Pluton : il voudrait voir la mortelle ravie à son époux par le roi des Enfers, mais elle est enfermée derrière une porte dont la serrure a été forgée par Vulcain. Voir Eurydice ! Il n'y pourrait parvenir sans le secours de Cupidon qui le métamorphose en mouche : il peut ainsi se faufiler par le trou de la serrure. Bien qu'ayant passé l'âge des aventures galantes, il tombe amoureux d'Eurydice.

Pluton donne une grande fête sur les bords du Styx ; les dieux sont étendus, buvant à pleines lèvres parmi l'escarpement farouche des rochers infernaux : les bras nus brandissent des coupes ; les corps amoncelés se vautrent dans l'ivresse des fins d'orgie, et ne retrouvent leur vigueur que pour gambader un galop fantastique, conduits par le souffle du dieu qui les anime. Chacun se trémousse à sa guise : Eurydice, avec Pluton comme vis-à-vis, danse le chahut, Jupiter titube le cancan, Mercure sautille la gigue ; Cupidon, plus moderniste, aborde le « cake Walk ».

Orphée vient reprendre sa femme. Jupiter n'y met qu'une condition : il devra ne pas se retourner pour voir Eurydice avant d'être sorti de l'Enfer.

Bacchus, dans un dernier tableau, apparaît avec son cortège de bacchantes.

Et sur ce canevas fou, galope, échevelée, la musique endiablée d'Offenbach.

Brasseur — Pluton, et Guy — Jupiter sont égaux à eux-mêmes : que pourrait-on dire de plus ? Max Dearly est un Mercure bien dans la note ; Prince incarne Orphée avec beaucoup de brio et de fantaisie, et Baron tire d'un petit bout de rôle tout ce qu'on en pouvait tirer.

Lavallière — Cupidon — est toujours l'exquise et spirituelle artiste que nous connaissons ; Méaly, si bien faite pour séduire un dieu, non contente de brûler les planches, possède une voix agréable, juste et bien timbrée : elle s'est montrée supérieure dans la chanson bacchique du dernier acte : « Evohé Bacchus est roi »

Et toutes les autres qu'il faudrait nommer, — ne fut-ce que pour leur beauté — Brésil, Desprez, Saulier, Dorgère, Dorlac, Liska, Kerlord, Derville, Compton, Thiébaux, et toutes, et toutes..

A part Mmes Méaly et Kerlord, Mlle Saulier est peut-être la seule qui ait un peu de voix : malheureusement elle ne l'a pas toujours juste.

G.-C. F.


Cl. Cautin et Berger



Mlle DORGÈRE,
dans *Orphée aux Enfers*.

Cl. Benque



Mlle ACKTÉ, dans *Paillasse*.



ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE. — *Paillasse*, drame lyrique en deux actes de M. RUGGERO LEONCAVALLO ; traduction française de M. Eugène CROSTI.

Tout d'abord, ne croyez pas que l'auteur ait voulu dépeindre, sous ce titre de *Paillasse*, — qui leur irait pourtant si bien, — les Pelletan, les André ou autres Combes. Non, il s'agit simplement ici de très honorables saltimbanques, beaucoup plus intéressants que ceux du Palais-Bourbon et autres lieux dits parlementaires ; qui, d'ailleurs, n'ont jamais tant fait pour l'alliance des peuples que le sympathique M. Gailhard lequel vient tout bonnement, sans tambours, — je n'ose ajouter sans trompettes, car le musicien en a un peu abusé, — de donner, sur la première scène française, un opéra italien chanté par des artistes russes ! Nul n'ignore, en effet, que les deux principaux protagonistes de *Paillasse*, M. Jean de Reszké et Mme Aïno Ackté virent le jour, le premier dans la blonde Varsovie, et, la seconde, sous le ciel gris d'Helsingfors.....

Au reste, le drame de M. Leoncavallo est connu, archi-connu, depuis des années, depuis des siècles. En Turquie, en Espagne, en Italie, en Allemagne, à New-York, au Pérou, à Calcutta, à Tombouctou, on a vu se dérouler ce fait divers : un forain adore sa femme et apprend qu'elle le trompe avec un personnage quelconque ; fou de jalousie, il donne néanmoins la représentation annoncée et comme la pièce qu'il joue retrace une aventure semblable à la sienne, quand arrive le dénouement, il assassine réellement sa femme et, pour que la fête soit complète, il tue aussi le galant.

Le sujet, on le voit, est aussi simple que dramatique. Avant M. Leoncavallo, M. Catulle Mendès l'avait mis à la scène dans la *Femme de Tabarin*, et, bien avant M. Mendès, cette même histoire fut portée au théâtre, sous des latitudes diverses et dans des langues variées.

Disons de suite que *Paillasse* n'est pas à sa place dans le cadre de l'Opéra, beaucoup trop vaste pour une action aussi réduite et malgré la furia de l'orchestre qui déchaîne ses platitudes dans une exaspération un peu lourde.

M. Leoncavallo est en effet un violent ; on chercherait vainement dans sa partition des intentions délicates ; il est brutal et les raffinements de l'orchestre lui sont inconnus ; mais sa musique est mouvementée, l'intérêt ne languit pas et la vie y circule du commencement à la fin ; c'est sans doute ce qui explique le succès de cette œuvre accueillie avec faveur un peu partout, depuis une dizaine d'années.

En somme c'est de l'italianisme, un peu gros, sans distinction ni finesse ; mais après tout, nous n'avons pas le droit de nous montrer trop difficile puisque l'auteur est italien et que l'action de son drame se déroule en Calabre, pays des brigands et... du sirop.

Le premier acte est beaucoup supérieur au second ; on y applaudit le Prologue, le Chœur des cloches, d'une fraîche mélodie, le duo de l'infidèle Nedda et de Tonio ; le cantabile et le finale de Canio, d'une grande intensité dramatique.

Des banalités du second acte, terne et morne, nous ne voyons guère à extraire que la sérénade d'Arlequin, d'assez jolie allure.

Nous doutons que dans leurs diverses pérégrinations les *Pagliaci* aient jamais trouvé une interprétation aussi parfaite qu'à l'Opéra. Sous le masque enfariné du paillasse Canio, M. Jean de Reszké, dont la voix commence malheureusement à faiblir, s'est montré le comédien merveilleux que nul ne saurait égaler. M. Delmas, chanteur incomparable, a fait du pitre Tonio, une création de premier ordre et Mme Ackté est délicieuse de finesse, exquise de grâce dans le rôle de Nedda. N'oublions pas M. Gilly, un débutant d'avenir, et M. Laffitte qui a joliment roucoulé la Sérénade d'Arlequin.

La mise en scène, fort bien réglée, animée, turbulente même, est bien celle qui convient à l'œuvre. La traduction enfin est de M. Eugène Crosti, l'éminent professeur du Conservatoire ; c'est dire qu'elle se recommande par sa forme élégante et sa tenue littéraire.

JULES MARTIN.



Dessin de CHESNEAU.

M. LEONCAVALLO



Cl. Le Breton.

Mlle Margel.

Théâtres accotés

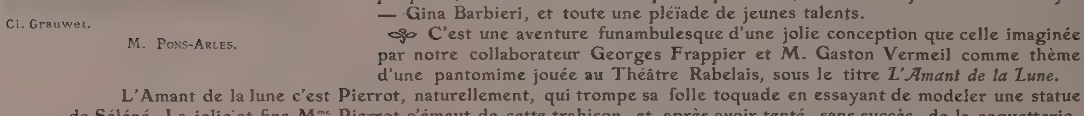
 

Prenez quelques manuscrits
Bien écrits
De nos auteurs à la mode...
Les meilleurs vous les marquez
Et flanquez
Les autres dans la commode.

D'après le programme actuel, M. Michel Mortier a mis à profit le conseil de M. Miguel Zamacoïs. C'est par *l'Evasion* que débute le spectacle, une fantaisie de M. Raquin qui ne fait fuir personne. Puis, nous découvrons *Le Feu sous la cendre*, comédie de M. Michel Provins. Bien que l'ouvrage soit sans action et tout en dialogue, il intéresse par la situation particulière des personnages et le développement d'idées spirituellement exprimées. *Le Monsieur tranquille*, de MM. Vély et Miral est fort amusant. C'est l'aventure d'un voyageur amené devant le commissaire spécial pour faits délictueux... qui tournent à la confusion du fonctionnaire. A M. André Dubosc revient une grande part du succès de cette pièce ; sa placidité, sa mesure du geste, sa dignité où perce discrètement l'ironie, tout cela est de belle composition — d'un artiste. Mais voici *Le Petit homme*, de M. Pierre Wolff, personnifié par Mlle Léonie Dallet, potache en visite chez une cocotte. Cette création est certainement une des meilleures de la charmante artiste, exquise de naturel, attendrissante en l'exposé de ses sentiments, dans la petite crise provoquée par les velléités d'éviction. La tâche de Mme Marguerite Caron, l'Hétaïre, n'était pas sans difficultés. Elle s'en est tirée très habilement, palliant ce que le rôle pouvait avoir de choquant par de gentils rires, d'adroites hésitations... qui l'ont menée de la meilleure façon au dénouement. Après cette œuvrette, nous fut donné, *Monsieur est servi*, une fantaisie qui montre une soubrette attaquant la vertu de M. Joseph, valet de chambre. Sans trop m'aventurer, je crois pouvoir déclarer que ce sujet n'est pas nouveau ; cependant je me hâte de constater que la fin de la pièce de MM. Mich et Michel sort de la tradition : Joseph succombe. Oui, mesdames. Il est vrai que, cette fois, Mme Putiphar emprunte toute la séduction de Mlle Berka.

Aux Mathurins, après avoir représenté avec beaucoup de mérite et beaucoup de succès l'*Infidèle*, de M. G. de Porto-Riche, on a repris les *Deux Courtisanes*, aventure infiniment plus quelconque, mais piquante, mais de sens si pervers... Mlle Margel, comédienne de très grand talent, joue le rôle de la courtisane antique tenu, en premier lieu, par Mme Cora Laparcerie. — Mlle Polaire, que nous n'avions pas revue depuis *Claudine à Paris*, apparaît dans le spectacle, en bonne forme et dans une pièce qui a beaucoup porté : *l'Arbalète*, de notre confrère Martin Gale. *L'Arbalète* est une étude des bas-fonds parisiens, comique souvent, cruelle parfois, sans trop. — *Bras de Saindoux*, qui ne se contente pas d'être une piécette fort agréable, profite de l'interprétation de Pons-Arlès et des merveilleuses qualités qui attachèrent le nom de ce beau comédien à maintes œuvres célèbres.

Théâtre d'Art international (La Bodinière). Le voilà lancé, ce théâtre ! Et bien lancé ! Après l'*Ecole du déshonneur*, un succès; *le Triomphe*, de même ; etc. voici *Par une belle nuit*, de Lopez, un drame puissant, et *Infidèle*, de Bracco, une comédie d'intrigue jolie, pièce légère — telle qu'en donne l'Athénée — alerte, pimpante, et excellemment interprétée par Bour, Milo — la jolie Milo d'Arcyle — Gina Barbieri, et toute une pléïade de jeunes talents.



Cl. Grauwet.

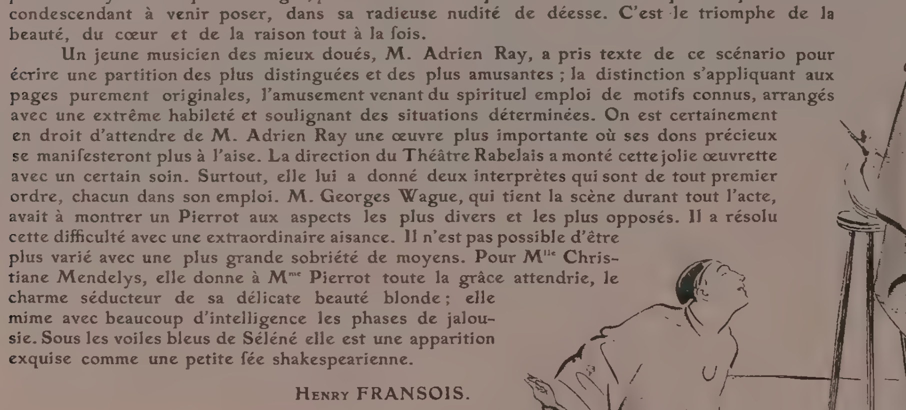
M. Pons-Arles.

C'est une aventure funambulesque d'une jolie conception que celle imaginée par notre collaborateur Georges Frappier et M. Gaston Vermeil comme thème d'une pantomime jouée au Théâtre Rabelais, sous le titre *L'Amant de la Lune*.

L'Amant de la lune c'est Pierrot, naturellement, qui trompe sa folle toquade en essayant de modeler une statue de Séléné. La jolie et fine Mme Pierrot s'émeut de cette trahison, et, après avoir tenté, sans succès, de la coquetterie, puis de l'attendrissement pour reconquérir son benêt de mari, ensorcelé au point de vouloir se suicider par les moyens les plus étranges, elle arrive à triompher en se faisant passer pour Séléné elle-même, condescendant à venir poser, dans sa radieuse nudité de déesse. C'est le triomphe de la beauté, du cœur et de la raison tout à la fois.

Un jeune musicien des mieux doués, M. Adrien Ray, a pris texte de ce scénario pour écrire une partition des plus distinguées et des plus amusantes ; la distinction s'appliquant aux pages purement originales, l'amusement venant du spirituel emploi de motifs connus, arrangés avec une extrême habileté et soulignant des situations déterminées. On est certainement en droit d'attendre de M. Adrien Ray une œuvre plus importante où ses dons précieux se manifesteront plus à l'aise. La direction du Théâtre Rabelais a monté cette jolie œuvrette avec un certain soin. Surtout, elle lui a donné deux interprètes qui sont de tout premier ordre, chacun dans son emploi. M. Georges Wague, qui tient la scène durant tout l'acte, avait à montrer un Pierrot aux aspects les plus divers et les plus opposés. Il a résolu cette difficulté avec une extraordinaire aisance. Il n'est pas possible d'être plus varié avec une plus grande sobriété de moyens. Pour Mlle Christiane Mendelys, elle donne à Mme Pierrot toute la grâce attendrie, le charme séducteur de sa délicate beauté blonde ; elle mime avec beaucoup d'intelligence les phases de jalousie. Sous les voiles bleus de Séléné elle est une apparition exquise comme une petite fée shakespearienne.

Henry FRANSOIS.



L'Amant de la Lune.

Dessin de Douhin.



En Passant

Cl. Studio.

Mlle Pascal.

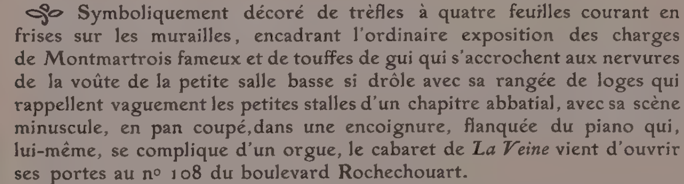
Autrefois, une pièce de théâtre n'était acceptable que lorsqu'elle vous transportait au pays de l'invraisemblable. De nos jours, les auteurs avisés préfèrent peindre la vie réelle, et ceci vaut mieux, à mon sens, lorsqu'ils le font avec esprit. Mais de grâce ! ne nous baignons point dans l'huile de la banalité (oh, la belle image !).

J'explique ce préambule : *l'Athénée* est un charmant théâtre et j'aurais mauvaise grâce à n'en pas louer la mise en scène étudiée et le jeu parfait des artistes idem, tels que Clerget, Godeau, Madeleine Guitty (éternellement drôle), Suzanne Carlix et autres de derrière les fagots. Or, ces êtres talentueux dépensent leur science scénique en nous faisant assister au plus frugal des faits divers. Oyez plutôt : Liliane a deux amants — un vieux, un jeune — le vieux casque, le jeune aime. Un soir, préférant l'amour à l'argent — ce point est le seul original — elle quitte le vieux et suit le jeune qui, n'en doutez pas, se nomme Alfred. Alfred étant pauvre, les deux amoureux se noient bien vite dans la plus sombre purée ; alors Liliane prend une résolution et l'escalier, retourne auprès du vieux où bientôt vient la rejoindre Alfred. Et le petit ménage à trois recommence son train train comme par le passé.

Cette intrigue, palpitante d'intérêt, est signée De Féraudy, et cela se pare du titre *Leurs Amants* — J'eusse préféré « leurs complaisances ».

Suivait *Par Vertu*, un acte où le jeune éphèbe de Croisset (que l'étranger nous envie) montre de la verve, si j'ose ainsi m'exprimer, et où rayonne Mme Valdey, bien moins jolie qu'en dame Flirt.

« Ce soir, à 9 heures, au Nouveau Théâtre, *« Manfred »* m'avait hurlé un plaisant ami. Je fus m'y seoir. Si troublante et si pénétrante, la musique de Schumann me fait presque oublier que Lugné Poë lutte désespérément contre la Science, le Remords, la Douleur et le poids d'un rôle écrasant. Ah, ma mère ! qu'il souffre donc, le pauvre homme ! mais, entre nous, il ne l'a pas volé, car, lorsqu'une femme aussi jolie que Mlle Merville (la fée des Alpes) vous offre le bonheur et qu'on le refuse, il n'est pas de supplice chinois capable de châtier une telle muflerie. Après tout, un autre vous dira qu'il a l'excuse du prestigieux souvenir d'Astarté (Mlle Pascal) qui lui apparaît, telle une fleur enivrante et parfumée... mais je m'égare.



Et la troupe Martinetti donne au Casino son clownesque spectacle. Allez-y, car c'est intéressant, mais ce n'est pas de la pantomime — c'est une salade moscovite de pitrerie et de tragique, et c'est aussi l'assemblage de deux têtes inouïes de sublime laideur.

Jacques DUCHANGE.

...t. Cautin et Berger.



M. Xavier Privas.

Symboliquement décoré de trèfles à quatre feuilles courant en frises sur les murailles, encadrant l'ordinaire exposition des charges de Montmartrois fameux et de touffes de gui qui s'accrochent aux nervures de la voûte de la petite salle basse si drôle avec sa rangée de loges qui rappellent vaguement les petites stalles d'un chapitre abbatial, avec sa scène minuscule, en pan coupé, dans une encoignure, flanquée du piano qui, lui-même, se complique d'un orgue, le cabaret de *La Veine* vient d'ouvrir ses portes au no 108 du boulevard Rochechouart.

Tout en plaçant leur cabaret sous ce vocable, dont ils ont souligné la vertu prometteuse par le symbolisme voulu d'une décoration empruntée aux végétaux porte-bonheur les plus notoires, les directeurs de la Veine n'ont pas estimé qu'ils avaient fait assez pour se concilier la chance, ils ont demandé à des procédés moins empiriques le moyen de réussir.

Il n'en pouvait être autrement le jour où M. Xavier Privas, dont le mâle talent et les robustes épaules supportent aisément le fardeau d'un titre de prince qui lui fut décerné par ses pairs, voudrait assumer la charge d'un directorat artistique auquel le destinaient sa compétence avertie et sa grande autorité.

C'est, en effet, l'excellent poète des *Chimères* et des *Cantomimes* qui a fondé et qui mènera loin ce cabaret de la Veine, secondé par un autre chansonnier qui, dès longtemps, a fait ses preuves, M. Dumestre.

A côté de ces deux sympathiques voici M. Trimouillat, de verveuse ironie, M. Perducet, chanteur adroit et bien disant, Mme Francine Lorée, qui détaille avec une précision pleine de charme des chansons dont aucune n'est indifférente, M. William Burtley, dont les imitations d'artistes ont la précision intense des meilleures caricatures, Mme Marthe Richard, etc. Au piano, enfin, un excellent musicien, compositeur original et habile exécutant, M. Chantrier. Le programme comporte des « chansons illustrées » où des personnages costumés figurent et réalisent à la fois le récit du chanteur et la conception du chansonnier, et une spirituelle fantaisie de M. Xavier Privas : *Endormons-nous les uns les autres*. Voilà déjà d'assez beaux éléments de succès. Il serait vraiment déplorable que la réussite ne vînt pas couronner les efforts intelligents des deux hommes de goût et de talent qui font à la Veine une invite aussi judicieuse et aussi loyale.

G. Fr.

Cl. Cautin et Berger.



Mlle FAVELLI.



« Rodrigue qui l'eût cru ! Chimène qui l'eût dit » que la mantille pimpante, légère, coquette, franchirait les Pyrénées pour venir remplir, à Paris, un rôle sérieux de médiatrice, de médiatrice triomphante encore ?

Il en est pourtant ainsi. Grâce à cette Blonde délicieuse, l'accord s'est fait dans la grande querelle des chapeaux. Ce n'est pas un simple armistice qui est conclu, la paix est définitivement signée et l'honneur des belligérantes, comme celui des belligérants, est sauf.

La mantille, chiffonnée à la française, va devenir la coiffure par excellence pour aller au théâtre. Que de choses ravissantes l'imagination des parisiennes va composer avec elle ; que d'imprévu dans mille adorables façons de la draper ; que de suggestions, compositions, nos modistes vont inventer !

J'imagine que nos artistes ne laisseront pas aux élégantes, qui viennent les entendre et les admirer, le monopole de cette coiffure de fantaisie, et je vois plus d'une piquante actrice faisant valoir sur la scène la mantille blanche ou noire qui parera son frais visage avec un irrésistible attrait.

Il faut qu'on sache aussi que les artistes du bijou et des gemmes se préparent à nous montrer, à cette occasion, une nouvelle et sensationnelle révélation de leur art. Ils créent actuellement toute une série de bijoux, style moderne, bien entendu, pour orner ravissamment les coiffures à la mantille, maintenir les plis de la dentelle, afin d'en rehausser le charme.

Je peux commettre des indiscrétions, personne ne m'en saura mauvais gré. Donc, apprenez mes chères lectrices, qu'il y a toute une série d'épingles grandes et petites, de belles aigrettes, des épingles surprises, avec pendeloques, destinées à être piquées derrière chaque oreille ; les pendeloques, en retombant dans le cou, encadreraient merveilleusement la beauté et donneraient l'illusion des boucles d'oreilles.

Mais, ceci n'est qu'un commencement. Voici des peignes, et Dieu sait s'ils sont admirables, destinés à relever la mantille drapée au-dessus de la nuque ou au sommet de la tête : voici des diadèmes néo-byzantins, des barrettes frisonnes, etc. Vraiment, j'ai les yeux éblouis par tous ces ors et toutes ces pierreries, je ne saurais vous en dire davantage ; je n'y vois plus.

Après tout, il faut que je me réserve pour de prochaines révélations, car vous pensez bien que la Mode ne piétine pas sur place, elle varie, dirait François Ier, comme la femme elle-même et c'est ainsi qu'elle conserve sa puissance et sa faveur.

VICOMTESSE DE RÉVILLE.



Du jeune littérateur Jacques Duchange, *Un homme à l'amour*... la navrante histoire d'un malheureux passionné, brûlé par l'incessante folie d'aimer, d'aimer n'importe quelle femme... lâchant celle-ci, qui pouvait procurer quelque apaisement à sa fièvre, pour s'attacher aux pas de celle-là, croisée par hasard, dans la rue. Ainsi qu'il est inévitable, Georges Debry devient la proie de coquines qui le trompent, le bernent, se fichent de lui, lui font mal. Un soir, enfin, il se rebiffe, empoigne au cou une qu'il croyait vraiment bonne, et l'étrangle presque... Après cela, découragé, las, le cœur et les sens morts, il s'en va, il s'engage dans une périlleuse mission d'Afrique où, certainement, il mourra....

Le livre est préfacé par Félicien Champsaur et orné de jolies compositions du peintre José Engel. Il est en vente à la librairie Victorion, rue Dupuytren, et à la « Revue Dorée », 108, boulevard Haussmann.

Gabriel Martin nous donne, avec son nouveau volume : *En Ut Majeur*, la gamme des amours, en délicat poète qu'il est.

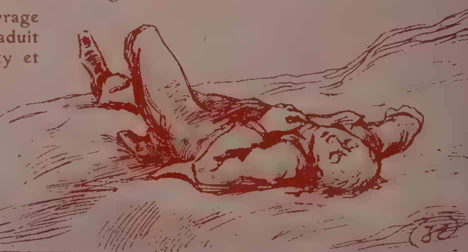
M. Armand Dayot a préparé, pour les étrennes de 1903, un nouveau livre : *La Restauration*, d'après des images du temps, paru chez Ernest Flammarion. Toutes les femmes seront ravies d'examiner cette admirable collection d'illustrations, où revit la physionomie de cette époque si mal connue.

Petites Épouses, par Myriam Harry. Simplement, l'une des plus miraculeuses transpositions de paysages en littérature ; c'est de la sorcellerie de phrases, une magie secrète d'un des maîtres de la langue française. Ah ! ça, il n'y aura donc plus que les femmes pour détenir le génie littéraire ! ...

Vient d'être publié chez Perrin et Cie, le très intéressant ouvrage de M. Merykavsky, *Tolstoï et Dostoïewsky* la personne et l'œuvre, traduit avec l'autorisation de l'auteur par le comte Prozor et S. Persky et précédé d'une préface du comte Prozor.

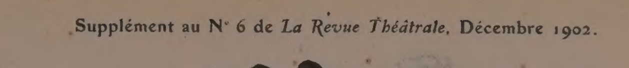
Dans ce livre, paru depuis un an à peine, et déjà traduit dans toutes les langues, l'auteur de la "*Résurrection des Dieux*", le plus original des nouveaux écrivains russes, apprécie avec une impartialité admirable la personne et l'œuvre des deux grands maîtres russes de la génération précédente.

H. LEFIN.



Cliché extrait d'*Un Homme à l'Amour*.

Le Gérant : Louis GEISLER.


Supplément au N° 6 de *La Revue Théâtrale*, Décembre 1902.

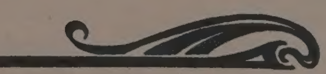
A madame Béatrice DUNBAR SCHULTZE
Marquise de MONTATAIRE

Hommage respectueux

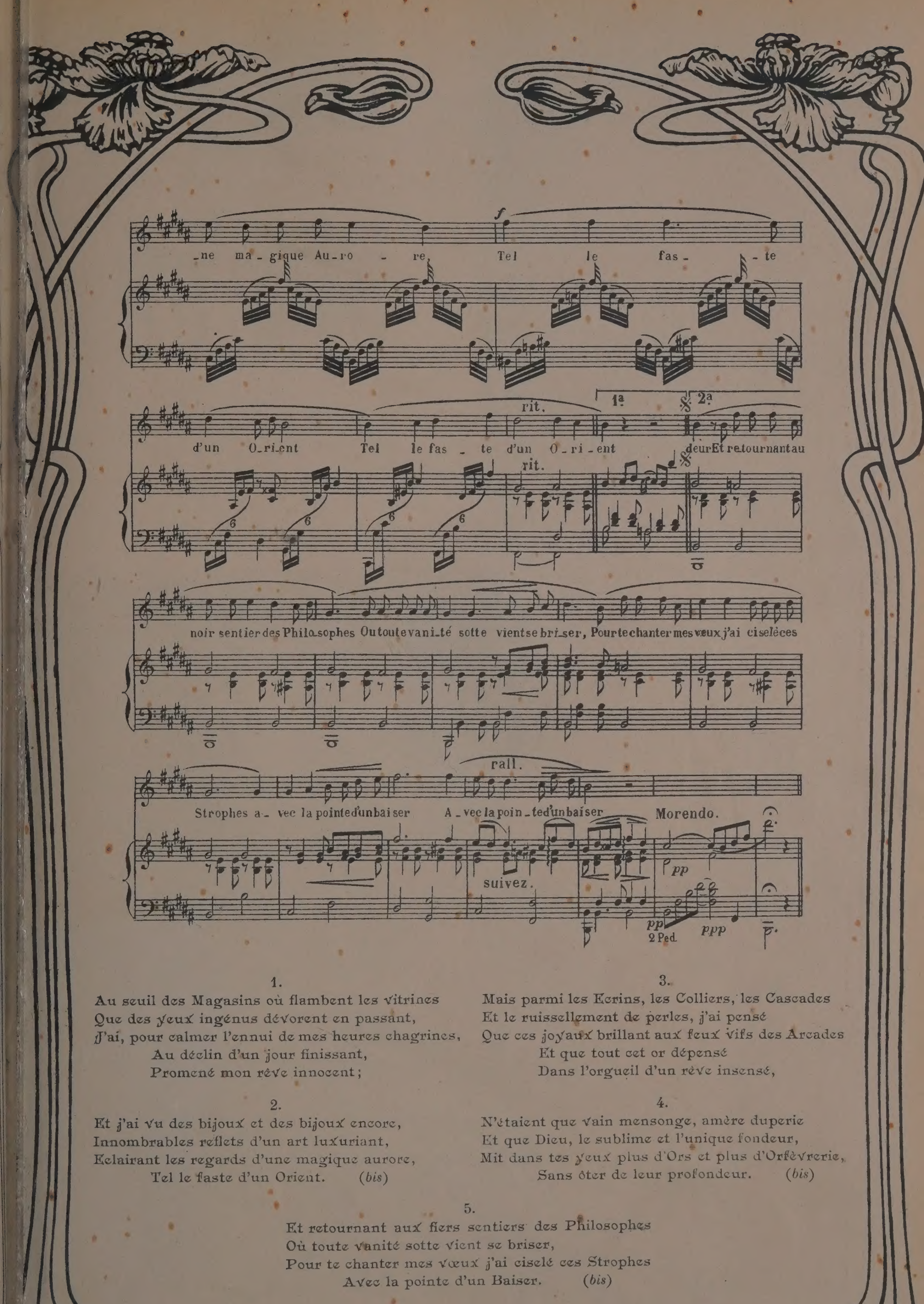
Pour tes Étrennes

Poèsie de Gabriel MONTOYA

Musique d'Edouard MATHÉ




A Madame Béatrice DUNBAR SCHULTZE, Marquise de MONTATAIRE
Hommage respectueux
POUR TES ETRENNES
Poésie de Gabriel MONTOYA.
Musique d'Édouard MATHE.
Moderato.
PIANO.
riten.
p
Au seuil des ma_ga_sins où flambent les vi_trines Que des yeux in gé_nus dé_vo_rent en passant,
J'ai pour cal_mer l'ennui de mes heu_res cha_grines, Au dé_clin d'un jour fi nissant,
Pro_me_né mon rêve innocent; Et j'ai vu des bi_joux, et
2 Ped.
des bi_joux en_co_re, In_nom_bra_bles re_flets d'un
Art lu_xu_ri_ant E_clai_rant les re_gards d'u_



1.

Au seuil des Magasins où flambent les vitrines
Que des yeux ingénus dévorent en passant,
J'ai, pour calmer l'ennui de mes heures chagrines,
Au déclin d'un jour finissant,
Promené mon rêve innocent;

2.

Et j'ai vu des bijoux et des bijoux encore,
Innombrables reflets d'un art luxuriant,
Eclairant les regards d'une magique aurore,
Tel le faste d'un Orient. (*bis*)

3.

Mais parmi les Ecrins, les Colliers, les Cascades
Et le ruissellement de perles, j'ai pensé
Que ces joyaux brillant aux feux vifs des Arcades
Et que tout cet or dépensé
Dans l'orgueil d'un rêve insensé,

4.

N'étaient que vain mensonge, amère duperie
Et que Dieu, le sublime et l'unique fondeur,
Mit dans tes yeux plus d'Ors et plus d'Orfèvrerie,
Sans ôter de leur profondeur. (*bis*)

5.

Et retournant aux fiers sentiers des Philosophes
Où toute vanité sotte vient se briser,
Pour te chanter mes vœux j'ai ciselé ces Strophes
Avec la pointe d'un Baiser. (*bis*)



PAPIER, GRAVURE, IMPRESS
LOUIS GEISLER, AUX CHATEL
PAR RAON-L'ÉTAPE (VOSGES